

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



Vol. V.

Montréal (Bas-Canada), 16 Février 1863.

No. 4.

SOMMAIRE — Chronique de la Quinzaine. — Frédéric Ozanam, lecture prononcée par M. F. X. H. Trudel, avocat, à l'occasion de la réouverture des séances du Cabinet de Lecture, le 5 février courant. — Feuilleton : Les deux pigeons, (suite). — Un peu de tout.

Nous sommes obligés, faute d'espace, de remettre au prochain numéro, le morceau de musique préparé pour celui-ci.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

Montréal, 14 Février, 1863.

La séance d'ouverture du Cabinet de Lecture Paroissial pour la présente année, a eu lieu jeudi, le 5 du courant. Un nombreux auditoire était venu témoigner de ses sympathies et

donner son encouragement à cette importante institution.

Le Révérend Messire Granet monta le premier à la tribune, et fit en peu de mots un tableau des principales améliorations qui doivent encore mieux faire apprécier cet établissement, et qui faciliteront d'avantage l'avancement de la jeunesse dans la voie du beau et du vrai, par l'étude des arts et des sciences. Pour cela, sans compter les lectures sur des sujets détachés, qui ont eu lieu jusqu'à ce jour, on a pris les moyens d'établir des cours publics sur les sujets les plus utiles à la jeunesse à qui ils adresseront particulièrement, comme la Philosophie, l'Histoire, la Littérature, l'Economie Politique, etc.

La Bibliothèque doit être considérablement augmentée, de manière à ce qu'elle puisse satisfaire tous les désirs et offrir une source consi-

dérable et choisie, deux conditions très-importantes dans la formation de toute bibliothèque surtout pour la jeunesse, si on ne veut pas obtenir un résultat diamétralement opposé à celui qu'on doit se proposer, en enseignant l'erreur et la corruption, au lieu de propager la morale et la vérité.

En même temps qu'on a pensé à l'utile, on n'a pas oublié l'agréable ; on a pris les moyens d'offrir de plus à la jeunesse des amusements variés et convenables, des exercices récréatifs qui, faisant diversion au travail et à l'étude, n'en augmenteront pas moins leurs progrès.

À la vue de toutes ces améliorations importantes qui font entrer le Cabinet Paroissial dans une ère nouvelle, le succès n'est pas douteux, surtout si on considère les tendances de la jeunesse à se presser de plus en plus autour de la Religion, pour y puiser, par des études sérieuses la science et la vérité, si on examine en même temps l'encouragement que s'empressent de donner à cette jeunesse les premiers citoyens de cette ville.

M. Trudel, lut un excellent essai sur Frédéric Ozanam, que nous reproduisons plus loin, ce qui nous dispense de lui décerner tous les éloges qu'il mérite. Nous applaudissons à l'heureuse idée que l'auteur a eu de traiter ce sujet, qui avait en outre un grand intérêt de circonstance, puisqu'il retraçait la vie d'un homme consacrant ses travaux, sa vie entière au service de la jeunesse et de la Religion, puisant dans cet ardent amour du devoir qui fut le mobile de chacune de ses actions, une puissance extraordinaire, et réussissant, par la seule force de son talent et de ses travaux, à exercer une très grande influence sur les affaires de son pays. Dans tout le cours de sa vie, et dans toutes les positions qu'il a occupées, on remarque toujours en lui le fervent chrétien, le citoyen modèle, l'ami sincère de la jeunesse, le travailleur infatigable consacrant chaque seconde de son temps à la recherche de la science et à la défense de la Religion. C'est en étudiant, en appréciant de plus en plus, en prenant pour modèle la vie de pareils hommes que la jeunesse canadienne pourra accomplir la mission qui lui est assignée par sa position et celle de notre pays.

M. Trudel, fut suivi à la tribune par le Rév. P. Sachez, par les Honorables MM. Cartier, Chauveau, Loranger et par M. Chérier, qui félicitèrent le lecteur qui avait bien voulu se charger de rendre la séance aussi instructive et aussi agréable. Ils s'accordèrent tous pareillement à décerner un tribut d'éloges bien mérité aux Messieurs du Séminaire de St. Sulpice, pour les avantages de toute sorte qu'ils prodiguent à la jeunesse.

Après avoir rappelé combien le Séminaire de Montréal, le clergé en général et les Jésuites

ont de droit à la reconnaissance du peuple canadien pour tous les sacrifices qu'ils se sont imposés en sa faveur, depuis la découverte du pays, et pour les grands services qu'ils lui rendent encore aujourd'hui, principalement par l'éducation qu'ils distribuent avec tant de générosité, M. Cartier s'adressa particulièrement aux jeunes gens présents en grand nombre, et leur adressa les paroles suivantes qui devraient toujours être présentes à la mémoire de chacun, et pratiquées par tous :

“ Pour donner aux jeunes gens, dit-il, le conseil qui pourra leur être le plus utile, conseil qui vient en moi d'une conviction profonde et d'une expérience déjà longue, je leur dirai que le plus grand élément de succès pour un jeune homme, c'est le travail.

“ Et c'est pour cela que j'applaudis à des œuvres telles que celle-ci. C'est par le travail surtout que l'on peut réussir. Les hommes peuvent être divisés d'opinions en ce monde mais ils s'accordent tous sur ce point important, la nécessité du travail pour arriver à quelque chose. Ici vous trouverez à vous instruire ; loin des distractions et du trouble du monde, vous vous exercerez à développer les facultés de votre esprit, et en sortant de vos occupations ordinaires, vous irez chercher un délassement utile dans les moyens qui vous seront donnés dans cette enceinte. Il n'y a rien de mieux, car c'est par l'étude et l'application qu'on peut espérer d'arriver et sans ces moyens le succès est impossible.

“ Il faut travailler, beaucoup travailler et presque toujours on doit s'attacher à s'occuper utilement.

“ Le premier point à observer c'est de s'instruire profondément dans la science que l'on a embrassée, ici on ne peut jamais aller trop loin, c'est toujours là qu'il faut en revenir ; mais en même temps il ne faut pas sans doute négliger, parmi les autres branches de la science, celles qui ont le rapport le plus direct et le plus utile avec la carrière que l'on a à pratiquer, et lorsqu'on est dans de telles conditions, on a tout à espérer, et l'on n'a rien à craindre parcequ'il faut qu'il arrive, le talent, le vrai talent acquis par l'étude se retrouve toujours. Que les circonstances changent, que l'on aille dans quelque pays que ce soit, on peut toujours compter sur le trésor impérissable amassé par un travail opiniâtre, persévérant et vraiment sérieux. Il en est de ce talent ainsi acquis ce qu'il en est de l'eau dans le monde physique : partout l'eau trouve son même niveau, et de même partout où il est, en quelque pays et quelles que soient les circonstances qu'il trouve, le talent s'élève toujours à son vrai niveau et sait partout conquérir l'importance qu'il mérite.

“ En terminant à dit Mr. Cartier, je m'aperçois

que m'étant adressé à tout le monde, j'aurais l'air de ne m'être pas aperçu de la présence des dames qui nous environnent, mais il est vrai que sous ce rapport je n'ai pas de conseil à leur adresser : nos dames Canadiennes sont toujours dans la voie du devoir et du travail—elles comprennent trop bien les obligations de l'occupation pour que nous ayions aucun avis à leur adresser, mais seulement des paroles d'admiration et de remerciement pour la noble part qu'elles ont ainsi toujours prise aux destinées de ce pays,—elles ont droit à tous nos hommages et elles sont occupées, laborieuses comme elles sont vertueuses."

Ces paroles furent plusieurs fois couvertes d'applaudissements.

Mr. Chauveau fit un parallèle très-frappant et plein d'intérêt entre la position d'Ozanam, et celle de la jeunesse canadienne actuelle. Le premier mit toute sa vie, sa science et ses travaux au service de la Religion, qu'il défendit contre les assertions mensongères auxquelles elle était alors en butte de la part d'hommes influents et instruits ; c'était là le but principal de toutes ses études et de toutes ses actions. Pareillement, la jeunesse Canadienne doit vouer ses travaux à la défense des principes religieux qu'on attaque aujourd'hui de toutes parts, elle doit s'opposer de toutes ses forces aux empiètements de l'irréligion qui se glisse parmi les populations sous différents noms qui en voilent la malice, et qui n'en sont ainsi que plus dangereux ; mais dans cette tâche, elle aura pour l'approuver, l'encourager et la soutenir, l'approbation et l'appui de tous les principaux citoyens, de tous les hommes bien pensants et sincèrement amis de notre pays, tandis qu'Ozanam avait à lutter contre une société qui était presque entièrement antipathique aux principes dont il se faisait le champion.

M. Loranger parla des devoirs que nous imposent notre nationalité et les circonstances où nous sommes placés. C'est dans la Religion dit-il, que nous devons puiser la force nécessaire pour la maintien de notre nationalité, pour la conservation de notre langue et de nos institutions, c'est par elle que nous serons toujours les dignes descendants de la France de St. Louis.

Mais en même temps, nous avons besoin de l'instruction sans laquelle nous resterions dans une position d'infériorité vis-à-vis des autres nationalités à côté desquelles nous devons vivre.

Mr. Cherrier passa en revue les principaux avantages que le Cabinet de Lecture offre aux jeunes gens ; il appuya surtout sur l'établissement d'une bonne bibliothèque, qui, contrairement à la plupart des bibliothèques publiques, contiendrait le bien sans mélange de mal. Il exhorta vivement la jeunesse à profiter avec ardeur de tous ces avantages, pour son plus

grand bien à elle même, et pour celui du pays.

Nous aurions beaucoup aimé à publier tous ces discours tels qu'ils ont été prononcés, mais il nous a été impossible de le faire.

Nous devons dire que plusieurs orateurs ont parlé d'une manière favorable et pleine d'encouragement du Cercle Littéraire et de l'Union Catholique, deux sociétés importantes, qui rendent de très-grands services à la jeunesse, et qui sont toujours de mieux en mieux appréciées.

Cette première séance a été suivie d'une autre, donnée par le Cercle Littéraire, le 11 du courant. Le sujet discuté était plein d'importance et d'actualité : Le luxe est-il avantageux aux nations ?

Dans ce sujet sont comprises toutes les plus grandes questions d'économie politique, sur la production, la division et la consommation de la richesse. Aussi l'auditoire était très-nombrueux.

M. Senécal ouvrit la séance par un tableau des progrès du Cercle Littéraire dans le cours de l'année qui vient de s'écouler, puis, après qu'il eut exposé toute l'importance du sujet qui allait être discuté, M. Aulair démontra toutes les difficultés de la question, sur laquelle nous ne pouvons avoir que des données insuffisantes pour nous prononcer d'une manière définitive ; il soutint cependant que le luxe était aujourd'hui un des plus grands appuis de l'industrie dont il est en partie l'auteur ainsi que du commerce, et que s'il fallait le détruire, les sociétés actuelles perdraient avec lui une de leurs principales sources de richesse et de bien-être.

Remontant aux principes sociaux sur lesquels on doit s'appuyer pour encourager le luxe, M. Provancher démontra que ces principes étaient absolument opposés à l'ordre social, comme on peut en avoir la preuve en examinant les théories nouvelles qui ont bouleversé toutes les sociétés d'Europe en les mettant sur la pente du socialisme, qui toutes ont leur source dans les principes sur lesquels on est obligé de s'appuyer pour soutenir les avantages du luxe.

Cette cause eut un rude champion dans M. Archambeault qui, par une suite de citations et de statistiques judicieuses, arriva à la conclusion que le luxe ne pouvait être condamné, suivant les meilleurs principes d'économie politique, qu'il devait exister dans les sociétés et que c'est par mauvaise foi ou ignorance qu'on lui attribue une foule de maux dont il n'est aucunement responsable.

M. Belle fit un exposé clair des principes d'économie politique sur la formation et la consommation des richesses, puis trouvant par là même une définition claire du luxe, il arriva logiquement à conclure que le luxe était la ruine des capitaux, qu'il diminue

la production et augmente dans une proportion très-grande la misère et le paupérisme, et que sur ces données, il doit être banni par tous ceux qui veulent le progrès véritable de leur pays.

Nous croyons pouvoir publier dans un prochain numéro les discours prononcés sur cette importante question.

Le Rév. M. Granet donnait le lendemain une lecture à l'Institut Canadien-Français, sur l'origine du mal. Il suffit de nommer l'auteur et le sujet de la lecture pour faire comprendre que la séance a été des plus dignes d'intérêt. Tous les plus grands principes qui peuvent intéresser l'intelligence humaine y furent posés avec une grande clarté, et toutes les objections résolues avec une vigueur de logique et de raisonnement remarquables.

Après cette lecture M. Cherrier et M. le Dr. Meilleur voulurent bien se rendre à l'invitation générale et adresser à l'assemblée quelques paroles qui furent vivement applaudies.

FREDERIC OZANAM,

Essai lu à la réouverture des séances du Cabinet de Lecture le 5 Février 1863, par F. X. A. Trudé, avocat.

Monsieur le Supérieur, Mesdames et Messieurs,

La bienveillance avec laquelle vous venez prodiguer de nouveaux encouragements à la jeunesse de cette ville, en vous joignant à elle pour inaugurer la réouverture des séances littéraires du Cabinet de Lecture, m'impose un devoir bien doux, celui de vous faire, au nom de cette jeunesse que j'ai l'honneur de représenter, (1) les plus sincères remerciements, et de vous dire combien elle est sensible aux témoignages de sympathie que vous voulez bien lui donner.

Tout ici nous convie à la reconnaissance : et cet auditoire brillant et choisi dont les suffrages sont, pour le jeune homme, le prix le plus flatteur de ses travaux et de ses études : et ce superbe édifice que votre libéralité a élevé pour la jeunesse, ce temple de la littérature où nous pouvons suivre le cours des efforts et des généreux sacrifices que vous faites tous les jours pour nous.

Nous lisons dans un livre qui est une des fleurs les plus brillantes de notre Littérature Canadienne, que trois personnes choisies de Dieu reçurent, par des voies surnaturelles, la haute mission de fonder l'Église d'Amérique et d'établir une colonie au Canada. Ce furent : Monsieur Ollier, représentant le sacerdoce catholique, M. de la Dauversière, représentant le citoyen et l'apostolat laïque et la sœur Bourgeois, représentant la femme chrétienne : trois âmes d'élite, résumant en elles les trois grandes vertus du prêtre, de la femme et du citoyen catholiques. A toutes les pages de notre histoire, nous pouvons admirer les prodiges d'héroïsme et les fruits admirables que ces vertus ont produits ; partout nous les retrouvons se donnant la main pour asseoir et consolider la grande œuvre de la fondation du Canada catholique et de la conquête du nouveau monde à la vraie civilisation. Ce sont ces trois puissances, celle

(1) En qualité de Président de l'Union Catholique et de Vice-Président du Cercle Littéraire.

du prêtre évangélisant la sauvage Amérique ; celle du citoyen, hardi pionnier de la civilisation ; celle de la sœur de charité accomplissant ces prodiges d'abnégation dont le cœur de la femme chrétienne est seul capable, ce sont ces trois grands dévouements qui ont fondé notre patrie.

Ces trois nobles cœurs du prêtre, de la femme chrétienne et du bon citoyen, nous les retrouvons encore aujourd'hui poursuivant la même tâche, mais sous une autre forme. Nous les retrouvons multipliant leurs efforts pour former la jeunesse, et la guider dans la voie du bien. Ils ont compris que l'avenir de notre pays réside tout entier dans la jeunesse ; que, former une génération saine, forte et nourrie des vrais principes de la foi catholique et du patriotisme, c'était assurer au Canada un avenir glorieux.

Vous venez, Mesdames et Messieurs, suivre de près, encourager de votre présence et de vos bonnes paroles l'œuvre que vous avez toujours entourée de votre bienveillante sollicitude. Vous l'avez comprise : au début de sa carrière, le jeune homme a besoin des sympathies du prêtre, de la femme et du citoyen. Il a besoin des sympathies du prêtre, de ce fidèle ami de tous les jours, de ce conseiller de tous les instants, de ce guide sûr dans toutes les difficultés de la vie.

Il a besoin des encouragements du citoyen dans cet homme de bien qui a vaincu les difficultés de son état et qu'il aperçoit poursuivant sa carrière entouré de l'aurore du succès ; dans ce vieillard couronné de cheveux blancs, dont le corps plie sous le poids d'années laborieuses et honorables consacrées à l'éducation de sa famille et au service de sa patrie, il voit un modèle à suivre et un motif de confiance dans l'avenir.

Enfin il a besoin, Mesdames, de cette sympathie que vous lui accordez toujours d'une manière si gracieuse et d'un si bon cœur. Isolé de ses parents, il lui est nécessaire pour se soutenir dans la voie du devoir de se rappeler une mère et des sœurs bien aimées. Votre présence à ces exercices littéraires l'encourage en lui rappelant ces êtres chéris, les joies douces et pures qu'il a goûtées au foyer domestique, les bonnes résolutions et les promesses solennelles de ses jeunes années.

Nous vous remercions donc avec reconnaissance et nous vous prions de croire que les bons sentiments que vous manifestez à notre égard et les paroles d'encouragement qui tombent de vos lèvres, trouvent au fond de nos cœurs un écho puissant.

Le but des séances du Cabinet de Lecture étant d'instruire et de former la jeunesse, j'ai cru pouvoir lui être utile et en même temps vous intéresser, en consultant quelques pages à honorer un des plus valeureux champions de la cause catholique au dix-neuvième siècle, un homme chez qui l'on retrouve à un degré éminent, les vertus et les talents qui font le grand homme et le vrai chrétien ; un de ces illustres apologistes du catholicisme, qui firent reculer l'impie prête à bouleverser les sociétés Européennes ; un de ces adeptes de la vraie philosophie, celui peut-être qui a le plus de droit à notre reconnaissance et à nos hommages, puisque le premier il conçut l'idée de ces belles associations de jeunes gens formées pour l'alliance de la religion et des lettres : je veux parler de Frédéric Ozanam, professeur de littérature étrangère à la Sorbonne, fondateur de la St. Vincent de Paul, et l'un des principaux membres du cercle catholique de Paris. Il n'est

peut-être pas un nom plus cher, en même temps à la foi catholique, aux sciences, aux lettres, à l'humanité indigente et à la jeunesse qu'il a tout à la fois servis, aimés et auxquels il a dévoué son existence.

Ozanam n'a pris aucune part à la politique de son pays, et cependant, il n'est peut-être personne qui ait exercé une plus grande influence sur la situation morale de la France. C'est ce qu'exprimait M. Lenormant dans ces belles paroles qu'il prononça près du lit funèbre d'Ozanam : "La société au milieu de laquelle nous vivons, dit-il, parle sans cesse de citoyens utiles ; je n'en connais pas de plus utiles qu'un homme qui, par sa parole et ses écrits, a maintenu l'élevation de l'esprit et la pureté des sentiments, le dévouement, la générosité, le désintéressement dans plus d'âmes qu'aucun de ceux qui, à notre époque, ont reçu une part dans la direction de la jeunesse."

Pour pouvoir tracer un portrait digne de cette noble figure, il faudrait le génie d'un artiste. Je ne me permettrai point de charger de couleurs le tableau de sa vie, de peur d'altérer ces traits si pleins de suave poésie. Je ne ferai que vous raconter les faits dans le style le plus simple, persuadé que ces faits parlent eux-mêmes un langage assez éloquent. Je ferai souvent parler Ozanam lui-même, car sa grande âme se peint mieux dans quelques lignes de ses écrits que dans un volume que l'on pourrait écrire à son sujet.

Ozanam naquit à Milan le 23 avril 1813. Son père appartenait à une des plus anciennes maisons de Bresse. Sa famille était d'origine Juive et avait été convertie au catholicisme par St. Didier, vers l'an 600. Elle fut illustrée, au 17e siècle, par un des ancêtres de notre héros, Jacques Ozanam, au si fervent catholique que fameux mathématicien. Fontenelle qui a écrit son éloge, cite de lui une saillie assez originale. A propos de discussions interminables de la Sorbonne, ce vieux philosophe disait : "Il appartient à la Sorbonne de disputer, au Pape de prononcer et aux mathématiciens d'aller au ciel par la perpendiculaire." Ce savant écrivit les *Récréations mathématiques* et d'autres nombreux ouvrages fort estimés.

Le père de Frédéric, d'abord militaire puis négociant, devint médecin célèbre. La science lui est redevable d'une savante histoire des épidémies.

Dès l'âge le plus tendre, on remarqua chez le jeune Ozanam une maturité précoce, une noble intelligence, un caractère riche de toutes les belles et nobles qualités. Chez lui, il n'y avait rien de cette incohérence dans les idées, de cette légèreté, de ces actes irréfléchis qui distinguent la jeunesse : ce qui fait dire à l'un de ses biographes que pour lui la jeunesse n'exista pas. Ayant reçu de ses parents, comme une pieuse tradition toutes les vertus qui ornent une grande âme, il ne connut pas les écarts de sentiments que l'âge des passions amène ordinairement. Montrant dès lors une grande opiniâtreté au travail, on eut dit qu'il avait déjà la prévision de l'œuvre gigantesque à laquelle il devait consacrer toute sa vie.

Ce fut à Lyon qu'il commença ses études classiques. Il apporta au collège une intelligence déjà très-bien cultivée par l'éducation qu'il avait reçue au foyer domestique, un cœur façonné à la vertu. L'abbé Noïrot fut son précepteur de philosophie. Cet homme éminent, chez qui se retrouvaient la science d'un St. Thomas jointe à l'humilité d'un Fénelon, avait su, de bonne

heure, apprécier son jeune élève. Aussi, Ozanam, était-il le compagnon favori de ses promenades contemplatives. Il aimait à épancher les pieux sentiments que réveillaient en lui ses profondes études dans ce jeune cœur où toutes les grandes pensées trouvaient un écho puissant.

A seize ans, il savait le latin, le grec, l'italien, l'espagnol, un peu d'anglais et d'allemand ; plus tard, durant deux années qu'il passa dans l'étude d'un vieil avocat de Lyon, il apprit l'hébreu. Ce fut aussi parmi les bouquins poudreux et les dossiers qu'il avait à transcrire, qu'il composa un poème épique en vers latins sur la "prise de Jérusalem, par Titus." Déjà, lors de sa sortie du collège, il avait voulu tenter les hasards de la publicité. Il écrivit, alors, dans l'*Abbeille Française de Lyon*, des articles remarquables par l'élégance du style et la haute philosophie qui y régnait. "Tout fleurissait à la fois, dit Lacordaire, et tout fleurissait vite dans cette âme que le temps et l'éternité pressaient de vivre."

En 1831 Ozanam vint à Paris pour y suivre les cours de droit.

Hélas ! qui pourrait retracer un tableau fidèle de la jeunesse parisienne, au moment où le pieux disciple de l'abbé Noïrot vint s'asseoir au milieu d'elle ! Cette nouvelle génération était encore étourdie par le fracas de la guerre terrible que de prétendus apôtres de la liberté venaient de livrer au catholicisme ; son intelligence était ballottée par le vent orageux des doctrines perverses, et elle cherchait, dans une immoralité profonde, l'élément nécessaire pour rassasier sa fiévreuse activité. Bien plus, les chaires universitaires étaient occupées par des Libres Penseurs, et l'enseignement public était socialiste, l'erreur était distribuée avec profusion dans l'esprit de la nation, au nom même de l'état, ce gardien naturel des grands principes de la morale et de la vérité. Cette société était donc un chaos où l'âme candide d'Ozanam ne retrouvait plus la lumière pure et bienfaisante qui avait lui sur ses premières années.

Qui eut dit alors qu'à ce jeune homme ignoré, sans expérience de la vie, était dévolue la tâche de commencer la régénération de la jeune société parisienne ? qui eut songé qu'en lui était l'instrument choisi par la Providence pour réédifier l'empire du catholicisme dans le domaine des sciences et de la littérature française ?

A son arrivée à Paris, Ozanam eut le bonheur d'être reçu dans la famille de Monsieur Ampère, alors patriarche des mathématiques en France. Cet homme illustre aimait à parler de philosophie avec son jeune ami ; il le faisait étudier dans son cabinet, et souvent au milieu de leurs méditations scientifiques, le vieillard mettait sa tête dans ses mains et s'écriait :

"Que Dieu est grand, Ozanam ! Que Dieu est grand !" Cette illustre compagnie fortifiait en lui son amour pour l'étude et augmentait la foi vive qui n'avait jamais pâli au fond de son âme.

Il eut aussi accès auprès de Chateaubriand. Ce dernier, raconte Lacordaire, lui ayant un jour demandé s'il allait au théâtre, Ozanam répondit qu'il avait promis à sa bonne mère de ne jamais en franchir le seuil. Alors, l'auteur du Génie du Christianisme l'embrassant avec émotion lui dit affectueusement : "Je vous conjure, mon cher ami, de suivre le conseil de votre mère ;

vous ne gagneriez rien à aller au théâtre, et vous pourriez y perdre beaucoup."

Dans la suite, lorsque ses camarades voulaient l'entraîner au spectacle, il se contentait de répondre avec candeur: "M. de Chateaubriand m'a dit qu'il était mieux de ne pas y aller."

Voici la prosopographie que Lacordaire donne de sa personne à cette époque: "Il n'avait pas la beauté de la jeunesse. Pâle comme les Lyonnais, d'une taille médiocre et sans élégance, sa physionomie jetait des éclairs par les yeux et gardait néanmoins dans le reste une expression de douceur. Il portait, sur un front qui ne manquait pas de noblesse, une chevelure noire, épaisse et longue, qui lui donnait cet air un peu sauvage que les latins rendaient, si je ne me trompe, par le mot *incomptus*."

Dès 1833, Ozanam avait su choisir, parmi ses compagnons d'étude, huit jeunes amis, comme lui profondément religieux, et animés d'un zèle ardent pour le triomphe de la grande cause catholique. Réunis ensemble dans un appartement retiré, ils se livraient à leurs études avec une ardeur extraordinaire. Ce fut alors qu'Ozanam répondit au défi que les socialistes St. Simonien avaient jeté aux défenseurs du dogme catholique. Agé seulement de vingt-et-un an, il leva avec énergie l'étendard glorieux de sa croyance, renversa le sophisme, défit le sarcasme et flagella avec une main de maître toute la secte impie et ses nombreux adeptes.

Il suivait les cours des sciences et des lettres à la Sorbonne, dont les professeurs semblaient rivaliser d'ardeur pour altérer toute vérité historique et attaquer le catholicisme. "En présence de cette guerre impie, dit Dufresne, Ozanam sentit s'éveiller en lui toute la fierté d'une âme blessée dans le sanctuaire de ses affections et de ses respects." Il annotait soigneusement leurs avancées: rendu chez lui, il les réfutait avec cette vigueur de raisonnement et cette érudition profonde qu'il avait acquises par ses laborieuses études; puis, après avoir obtenu la signature de quelques-uns de ses camarades, il adressait au professeur sa réfutation signée: "Ozanam étudiant." Dans ces lettres, il avertissait les professeurs des torts qu'ils causaient aux jeunes intelligences qu'ils avaient mission d'éclairer, et les priait de réparer leurs erreurs. Une de ces lettres fut un jour adressée à M. Jouffroy, qui ne put s'empêcher, à la leçon suivante, de faire part à son auditoire des observations qu'il avait reçues. Il loua fort l'auteur de son savoir et de sa démarche, et retracta ce qu'il avait dit de contraire à la vérité.

Ce ne fut pas le seul fruit que produisirent les vigoureuses réfutations d'Ozanam: on n'entendait auparavant que citations tronquées, qu'appréciations perfides de l'histoire, que mensonges et calomnies à l'adresse de la religion. Désormais, on ne dit plus que la vérité, dans la crainte d'encourir les réprimandes victorieuses du jeune étudiant.

C'était un an auparavant, en 1833, qu'Ozanam, âgé de 20 ans, avait fondé, avec ses huit compagnons, la célèbre société de St. Vincent de Paul. Le pieux étudiant était, depuis longtemps préparé à cette grande œuvre. Il avait sucé avec le lait de sa mère le feu divin de la charité. "Lorsqu'il montait l'escalier des pauvres, dit Lacordaire, il pouvait y retrouver les pas de son père et de sa mère. En effet, tous deux, avaient l'habitude de visiter les indigents; tous deux, déjà vieilliss, se dé-

fendaient l'un à l'autre de monter au-delà du quatrième étage; mais la charité trompant leur prudence réciproque, il leur arrivait souvent de se rencontrer, en flagrant délit, au même palier."

Voici comment Ozanam raconte lui-même les circonstances qui amenèrent la fondation de la St. Vincent de Paul:

"Nous étions, dit-il, envalés par un déluge de doctrines philosophiques et hétérodoxes qui s'agitaient autour nous, et nous éprouvions le désir et le besoin de fortifier notre foi au milieu des assauts que lui livraient les systèmes divers de la fausse science. Quelques-uns de nos jeunes compagnons d'étude étaient matérialistes; quelques-uns St. Simonien; d'autres Fourieristes; d'autres encore déistes."

"Lorsque nous, catholiques, nous nous efforcions de rappeler à ces frères égarés les merveilles du christianisme, ils nous disaient tous: "Vous avez raison si vous parlez du passé: le christianisme a fait autrefois des prodiges; mais aujourd'hui, le christianisme est mort. En effet, vous qui vous vantez d'être catholiques, que faites vous? Où sont les œuvres qui démontrent votre foi et qui peuvent nous la faire respecter et admettre?" Ils avaient raison: ce reproche, n'était que trop mérité. Ce fut alors que nous nous dîmes: Eh bien! à l'œuvre! et que nos actes soient d'accord avec notre foi. Mais que faire? Que faire? pour être vraiment catholiques, si non ce qui plaît le plus à Dieu? Secourons donc notre prochain comme le faisait J. C. et mettons notre foi sous la protection de la charité

"Je me rappelle que dans le principe un de mes bons amis, abusé un moment par les théories Saint-Simoniennes, me disait avec un sentiment de compassion: "Mais qu'espérez vous donc faire? Vous êtes huit pauvres jeunes gens et vous avez la prétention de secourir les misères qui pullulent dans une ville comme Paris? Et quand vous seriez encore tant et tant, vous ne seriez toujours pas grand chose. Nous au contraire nous élaborons des idées et un système qui reformeront le monde et en arracheront la misère pour toujours! Nous ferons en un instant pour l'humanité ce que vous ne sauriez accomplir en plusieurs siècles." Vous savez Messieurs à quoi ont abouti les théories qui causaient cette illusion à mon pauvre ami! Et nous qu'il prenait en pitié, au lieu de huit, à Paris seulement, nous sommes deux mille et nous visitons cinq mille familles, c'est-à-dire environ vingt-mille individus, c'est-à-dire le quart des pauvres que renferment les murs de cette immense cité. Les conférences, en France seulement, sont au nombre de six cents, et nous en avons en Angleterre, en Espagne, en Belgique, en Hollande, en Suisse, en Allemagne, en Amérique, et jusqu'à Jérusalem."

Tels furent les commencements et tels ont été les merveilleux progrès de cette belle société. Depuis que son illustre fondateur a écrit ce qui précède, elle a encore grandi dans des proportions gigantesques. Comme toutes les grandes œuvres qui sont nées de la charité chrétienne, elle repand ses bienfaits sur toute la surface de la terre.

Quand tout ce que notre siècle bâtit de vain et d'éphémère aura péri, la St. Vincent de Paul sera encore là, glorieuse et triomphante! Elle survivra aux vaines clameurs de ses ennemis, même au décret de mort qu'un

gouvernement frappé de vertige a voulu lancer contre elle. Elle s'élèvera au-dessus des débris de notre âge, comme une Pyramide au-dessus du Désert, comme un monument immortel attestant la grandeur du catholicisme et restera dans les âges à venir la grande œuvre du dix-neuvième siècle. Les générations futures le salueront avec enthousiasme et diront avec le grand orateur dominicain : "O sainte fécondité des œuvres divines ! — Société de St. Vincent de Paul !.... Vous ne périrez jamais dans notre mémoire, et jamais non plus n'y périrent les espérances que vous nous avez données des bénédictions de Dieu !"

Une autre grande œuvre dont la gloire revient en partie à Ozanam, est la fondation des conférences de Notre-Dame de Paris. Depuis longtemps, le Christianisme n'avait pas eu d'apologiste dont le talent oratoire et la popularité eussent pu appeler la jeunesse dans les temples, et la reconcilier avec cette religion dont la séparait d'aveugles préjugés. Cependant, Ozanam avait deviné dans Lacordaire, dans l'humble prédicateur du Collège Stanislas, le fameux orateur qui plus tard a enlevé l'admiration de l'Europe. Au nom de cette jeunesse dont il était l'apôtre et qu'il avait, sans se l'avouer à lui-même, entrepris de régénérer, il fit en 1835, de vives instances auprès de Mgr. de Quélen, alors Archevêque de Paris, pour que le jeune prédicateur de son choix fut appelé à prêcher des conférences dans l'immense enceinte de Notre-Dame de Paris. On connaît quelle influence inappréciable eut, sur la génération actuelle cette éloquence si belle, si mâle, si originale. On sait quelle foule nombreuse de jeunes gens se pressait dans le temple, avide de recueillir cette parole inspirée qui tombait de la chaire sacrée, ces éblouissantes sublimes partant d'une âme si dévouée à la religion et à la jeunesse de son pays. Je n'essaie pas d'apprécier ce grand orateur dont la tombe vient de se fermer ; je ne fais que signaler ses conférences, pour en faire jaillir la gloire qui de droit appartient à mon héros.

En 1836, Ozanam obtint le titre de docteur en droit. A la prière des habitants de Lyon, il fut désigné pour occuper une chaire de droit commercial que le gouvernement venait d'établir en cette ville. Une année après, à la suite d'un examen où il fit preuve d'un génie remarquable et d'un savoir étonnant, il obtint le titre de docteur dans les facultés des sciences et des lettres. Deux thèses admirables, l'une en Latin sur la descente des héros aux enfers dans les poètes de l'antiquité ; l'autre en Français sur le Dante et *la Divin Comédie* lui valurent cet insigne honneur. Il était alors âgé de 23 ans. En l'entendant, monsieur Cousin, un de ses juges ne put s'empêcher de s'écrier, dans son admiration : "Ah ! Monsieur Ozanam ! on n'est pas plus éloquent que cela !" Ces deux célèbres thèses lui méritèrent aussi d'être agrégé à la faculté des lettres à Paris.

Après qu'il eut ainsi, par la seule force et de son génie et de ses talents, réuni sur sa tête la double couronne que la main des sciences et des lettres ne décerne qu'à leurs favoris, il fut appelé à remplacer, à la Sorbonne, M. Fauriel dans la chaire de la littérature étrangère. Quelques années plus tard, il devint lui-même titulaire de cette chaire.

Ozanam venait donc de voir fixer sa destinée. Jeune encore, ayant su remporter tous les lauriers académiques, il se voyait élevé à une des plus hautes positions qu'il pût envier. Connaissant enfin sa vocation, il était

heureux, et comme dit Lacordaire, "il voulut donner son honneur et l'augmenter en le partageant." Cette parole peint très-bien le caractère expansif, tendre et dévoué d'Ozanam. Il épousa, en 1841, à Lyon, Mademoiselle Amélie Soulaçroix, fille du recteur de l'académie de Lyon. Pour apprécier dignement celle à laquelle le jeune Docteur voulut donner son cœur et enchaîner son existence, il me suffira de dire qu'elle était, en tout, digne de son illustre époux.

Placé à l'âge de 27 ans dans une position que les grands talents n'atteignent ordinairement qu'après avoir blanchi à l'étude, Ozanam put désormais se livrer sans entraves aux travaux pour lesquels il avait toujours montré une prédilection marquée.

Dès l'âge le plus tendre, sa belle âme s'était révoltée à la vue de la guerre mal honnête, hypocrite et déloyale que presque tous les hommes de lettres de cette époque faisaient au catholicisme. Il ne pouvait, sans frémir d'indignation, voir la persistance audacieuse que l'on mettait à tout défigurer dans l'histoire, à taxer d'ignorance et de barbarie une époque où l'Europe entière subissait le joug salutaire du catholicisme, à tronquer à dessein les citations des écrivains du temps, à propager des préjugés aveugles et de perfides calomnies contre ce qu'il avait de plus cher, la foi de ses pères, la religion de son pays. L'intelligence précoce de cet héroïque enfant avait déjà mesuré l'immense action du catholicisme sur les sociétés Européennes du Moyen-âge. Il avait compris que, dans tous les siècles, l'Europe avait dû au catholicisme la civilisation dont elle a gardé le flambeau. Aussi avait-il, dès l'âge de quinze ans, entrepris de venger la vérité outragée, en formant le plan d'un ouvrage immense qui devait s'appeler, dit M. Ampère : "*Démonstration de la vérité de la religion catholique, par l'antiquité des croyances historiques, religieuses et morales.*" Déjà il commençait des études qui devaient aboutir à l'histoire de la civilisation aux temps barbares. La forme de son dessein a changé, dit le même auteur, le dessein est toujours le même : c'était de montrer la religion glorifiée par l'histoire."

Voici ce qu'Ozanam écrivait en 1829, étant à peine âgé de quinze ans, au jeune Falcomet, son parent, qu'il s'était associé dans ses vastes projets : "J'en reviens à notre sujet favori. Oh ! pour celui-là, ce n'est point un rêve de jeune homme ; c'est un germe fécond déposé dans notre esprit pour se développer et se produire ensuite au dehors sous une forme magnifique. Là dedans est tout notre avenir, notre vie entière..... Vois-tu, ajoutait-il, nous avons besoin de quelque chose qui nous possède et nous transporte, qui domine nos pensées et nous enlève. Sans doute, dit encore M. Ampère, il songeait à cette entreprise de sa jeunesse, quand plus tard il disait : "Le moment est venu de tenir à Dieu les promesses de mes dix-huit ans."

Quel ne fut donc pas l'ardeur de son zèle, lorsque se trouvant désormais placé à côté de messieurs Cousin, Guizot, et Villemain, il put, par l'étendue de ses connaissances en histoire et en littérature, détruire leurs faux avancés, corriger leurs déplorables erreurs, et par l'autorité qui bientôt s'attacha à sa chaire, détruire la mauvaise influence que leurs pernicieuses leçons exerçaient sur la jeunesse. On ne saurait se faire une idée des recherches et des labours auxquels il se livra pendant plusieurs années, pour préparer ses cours de la Sorbonne. Approfondissant tour à tour les littératures Anglaise,

Espagnole, Italienne, Allemande et Française, ce qu'il étudiait partout, c'était l'influence du christianisme. Rien n'échappe à ses savantes investigations : tantôt il scrute jusque dans les replis les plus obscurs des doctrines du paganisme, et par d'habiles rapprochements il les retrouve modifiées mais non éteintes, rongéant comme un chancre les sociétés modernes ; tantôt il fait une étude également profonde des diverses hérésies du moyen-âge, qu'il fait originer du paganisme.

Passant en revue les doctrines des *Néoplatoniciens*, des *Manichéens*, des *Albigéens*, de Pélage, de Nestorius et d'Arius, il montre quelle lutte savante, laborieuse et terrible le christianisme eut à entreprendre, pour exterminer tous ces germes payens qui menaçaient la vérité de l'Évangile.

Il n'est pas un ouvrage légal, scientifique ou littéraire de quelque importance, pas un poème Anglais, Allemand, Italien ou Espagnol qu'il n'ait analysé, critiqué, apprécié et où il n'ait montré l'action de l'idée catholique. Enfin, nous ramenant au berceau des peuples modernes de l'Europe, là encore, il montre cette grande religion s'entrelaçant à l'existence de ces notions, les identifiant avec elles et devenant le principe constitutif de leur nationalité.

Jusqu'à monsieur Ozanam, on avait bien su, il est vrai, apprécier les *Saints Pères* et les *Théologiens* du moyen-âge, mais sous le rapport théologique et philosophique seulement. On donnait assez peu d'attention au côté littéraire de leurs ouvrages. Mais les superbes dédains des deux derniers siècles pour tous ces géants de la science, le mépris dont on récompensait ces sauveurs de l'art antique, ces pères de la civilisation moderne, firent naître chez les Apologistes chrétiens de notre siècle, le besoin de porter sur le moyen-âge le flambeau de la critique, pour faire briller aux yeux de leurs adversaires les trésors de beautés nobles et originales que renfermaient ces écrits ignorés. Au grand étonnement de ceux mêmes qui opérèrent ces fouilles savantes, on vit jaillir de ces siècles taxés d'ignorance, les plus purs rayons du beau et du vrai. Comme dans ces excavations opérées depuis quelques temps sur la terre des Césars, on découvrit des villes superbes, des monuments majestueux, là on l'on s'attendait à ne trouver que des ruines, tant il est vrai que presque toujours Dieu fait tourner à la gloire de ses serviteurs les injustes attaques de ses ennemis. Aujourd'hui, on ne craint plus de comparer St. Augustin et St. Thomas à Platon, Aristote ou Cicéron.

Ozanam fut peut-être le plus hardi investigateur des antiquités du moyen-âge. Outre les œuvres littéraires et philosophiques des Augustin, des Bonaventure, des Bazile et des Thomas d'Aquin, les arts de la peinture, de la musique, de l'Architecture, du commerce, de la culture, de l'industrie, captivent son attention. Combien de fois ne s'est-il pas extasié devant ces productions grandioses de l'art Gothique ! Quels trésors de science et de beautés ne sut-il pas tirer des vieilles archives, comme des ruines de l'Espagne et de l'Italie. Il poursuivait ces études avec d'autant plus d'ardeur qu'elles concouraient à la réalisation du but qu'il s'était assigné : "Son histoire de la civilisation aux temps barbares."

On serait porté à croire que cette grande aptitude pour les sciences était soutenue chez lui par une forte constitution. Malheureusement, il n'en était pas ainsi ;

c'était au milieu de souffrances continuelles qu'Ozanam poursuivait ses grands travaux. Dès 1816, une maladie sérieuse avait failli l'enlever à la science et à la religion. Depuis, il traîna péniblement une existence malade qui volait un épuisement complet. Mais malgré cela, il n'en poursuivait pas moins le noble projet auquel il avait voué son existence.

Ozanam avait, quelques années auparavant, fondé l'*Université Catholique*, publication mensuelle destinée à reproduire des cours dont le but était de combattre les fausses doctrines de l'enseignement universitaire. M. Deboux y publiait un excellent cours d'économie politique ; monsieur Bautain, un cours de philosophie, où l'on remarquait cette érudition profonde et cette hauteur de vue qui l'on placé au premier rang des philosophes de ce siècle ; messieurs Dumont et Rio y développaient, avec un rare talent, des leçons d'Histoire et d'Esthétique. Ozanam y fit des études fort remarquables sur différents sujets. Ce fut dans cette feuille qu'il publia en 1836, un excellent parallèle entre le Chancelier Bacon et St. Thomas de Contorbery, une notice biographique sur son protecteur, M. Ampère ; puis, en 1840, deux essais, l'un sur le *Dante et la philosophie catholique au XIIIe siècle*, l'autre sur les *Germaines*, intitulé *Études Germaniques* : ces deux ouvrages lui méritèrent deux fois le prix Gobert.

En 1843, Ozanam fut appelé à exercer une nouvelle influence sur le progrès du catholicisme en Europe. De concert avec Messieurs Foisset, de Champagny, Carné, de Cazalès, de Fontette, Wilson, Gabourg, Veillot, Lenormant, de Falloux, Valrocher, de Blanche, Audley et autres, il rédigea le *Correspondant*, revue périodique d'une haute portée philosophique et morale, dans laquelle se trouvent disséminés un grand nombre de ses écrits. La même année fut fondé à Paris le Cercle Catholique, sous le patronage de Mgr. Affre, archevêque de Paris, de M. Desgenettes, curé de Notre-Dame des Victoires, de M. Rendu, membre du Conseil Royal, de l'Université, du géomètre Cauchy, de MM. de Vatimesnil, de Beaufort, Amédée Thayer. C'était une œuvre éminemment pieuse : inutile de dire qu'Ozanam en était un des membres les plus zélés, puisque c'était un nouveau monument à élever en l'honneur du catholicisme. Il y présidait la conférence de la littérature, de concert avec MM. Lacordaire, l'abbé Bautain, Montalembert, le Rév. Père de Ravignan, Messieurs Oœur et Dupanloup.

Ce qui faisait surtout le constant objet de ses labours, c'était la réhabilitation du moyen-âge chrétien.

En 1848, la faiblesse de sa santé le força de passer en Italie. Malgré la maladie qui minait insensiblement ses forces, il en rapporta des matériaux pour deux nouveaux ouvrages : le premier est un Recueil de documents inédits pour servir à l'histoire de l'Italie depuis le Xe jusqu'au 13e siècle, et le second, une histoire des poètes français en Italie au 13e siècle. "C'était, disait-il, quelques fleurs de poésie recueillies parmi les épis d'une moisson plus grave."

Ayant repris son cours à la Sorbonne, il le poursuivait jusqu'en 1852.

Le Vendredi Saint de l'année 1851, il écrivit cette belle préface de son ouvrage sur la civilisation aux temps barbares, qui est une des plus belles pages de la littérature française. Je ne puis me dispenser de vous lire quelques fragments de ce chef-d'œuvre, dans lequel sa belle âme se peint tout entière :

“ Je me propose, dit-il, d'écrire l'histoire littéraire du moyen-âge depuis le cinquième siècle jusqu'à la fin du treizième, et jusqu'au Dante à qui je m'arrête comme au plus digne de représenter cette grande époque. Mais dans l'histoire des lettres, j'étudie surtout la civilisation dont elles sont la fleur, et dans la civilisation, j'aperçois principalement l'ouvrage du Christianisme. Toute la pensée de mon livre est donc de montrer comment le christianisme sut tirer des ruines romaines et des tribus campées sur ces ruines, une société nouvelle, capable de posséder le vrai, de faire le bien et de trouver le beau.”

Après avoir mesuré la grandeur et l'importance de son entreprise, il rend grâce à Dieu de l'avoir fait naître dans la foi catholique : “ Enfant, dit-il, il me prit sur les genoux d'un père chrétien et d'une sainte mère ; il me donna pour première institutrice une sœur intelligente, pieuse comme les anges qu'elle est allée rejoindre.”

Puis, après avoir rappelé les orages de doutes qui avaient accueilli sa jeunesse et comment un prêtre, ami de son enfance, fit briller en lui la douce lumière qui dissipa les nuages dont son âme était obscurcie, il continue :

“ Depuis lors, vingt ans se sont écoulés. A mesure que j'ai plus vécu, la foi m'est devenue plus chère ; j'ai mieux éprouvé ce qu'elle pouvait dans les grandes douleurs et dans les périls publics : j'ai plaint d'avantage ceux qui ne la connaissent point. En même temps, la Providence, par des moyens imprévus et dont j'admire maintenant l'économie, a tout disposé pour m'arracher aux affaires et m'attacher au travail d'esprit. Le concours des circonstances m'a fait étudier surtout la religion, le droit et les lettres, c'est-à-dire les trois choses les plus nécessaires à mon dessein. J'ai visité les lieux qui pouvaient m'instruire, depuis les catacombes de Rome, où j'ai vu le berceau tout sanglant de la civilisation chrétienne, jusqu'à ces basiliques superbes par lesquelles elle prit possession de la Normandie, de la Flandre et des bords du Rhin. Le bonheur de mon temps m'a permis d'entretenir de grands chrétiens, des hommes illustres par l'alliance des sciences et de la foi, et d'autres qui, sans avoir la foi, la servent à leur insu, par la droiture et la solidité de leur science.

“ La vie s'avance cependant, il faut saisir le peu qui reste des rayons de la jeunesse. Il est temps d'écrire et de tenir à Dieu les promesses de mes dix-huit ans...”

“ Je ne ferme point les yeux sur les orages du temps présent ; je sais que j'y peux périr, et avec moi cette œuvre à laquelle je ne promets pas de durée. J'écris cependant parce que Dieu ne m'ayant point donné la force de conduire une charrue, il faut néanmoins que j'obéisse à la loi du travail et que je fasse ma journée. J'écris comme travaillaient ces ouvriers des premiers siècles qui tournaient des vases d'argile ou de verre pour les besoins journaliers de l'église, et qui d'un dessin grossier, y figuraient le bon pasteur ou la vierge avec les saints. Ces pauvres gens ne songeaient pas à l'avenir ; cependant, quelques débris de leurs vases, trouvés dans les cimetières, sont venus, quinze cents ans après, rendre témoignage et prouver l'antiquité d'un dogme contesté.”

“ Nous sommes tous des serviteurs inutiles ; mais nous servons un maître souverainement économe et qui ne laisse rien perdre, pas plus une goutte de nos sueurs

qu'une goutte de ses rosées. Je ne sais quel sort attend ce livre, ni s'il s'achèvera, ni si j'atteindrai la fin de cette page qui fuit sous ma plume ; mais j'en sais assez pour y mettre le reste, quel qu'il soit, de mon ardeur et de mes jours.”

Puis, dit un de ses biographes, s'inspirant du Dante et arrêtant sa pensée vers l'épouse bien-aimée, si digne de le comprendre, que Dieu lui avait donnée : “ Je commence, continue-t-il, dans un moment solennel et sous de sacrés auspices. Au grand Jubilé de l'an 1300 et le Vendredi Saint, Dante, arrivé comme il le dit, au milieu du chemin de la vie, désabusé de ses passions et de ses erreurs, commença son pèlerinage en enfer, en purgatoire et en paradis. Au seuil de la carrière, le cœur un moment lui manqua ; mais trois femmes bénies veillaient sur lui dans la cour du Ciel : la Vierge Marie, Ste. Lucie et Béatrix. Virgile conduisait ses pas, et, sous la foi de ce guide, le poète s'enfonça courageusement dans le chemin ténébreux. Ah ! je n'ai pas sa grande âme, mais j'ai sa foi. Comme lui, dans la maturité de la vie, j'ai vu l'année sainte, l'année qui partage ce siècle orageux et fécond, l'année qui renouvelle les consciences catholiques. Je veux faire aussi le pèlerinage des trois mondes et m'enfermer d'abord dans cette période des invasions sombres et sauglantes comme l'enfer. J'en sortirai pour visiter les temps qui vont de Charlemagne aux croisades, comme au purgatoire où pénètrent déjà les rayons de l'espérance. Je trouverai mon paradis dans les splendeurs religieuses du 13^e siècle.....

Trois femmes bénies m'assisteront aussi : la Vierge Marie, ma mère et ma sœur ; mais celle qui est pour moi Béatrix m'a été laissée sur la terre pour me soutenir d'un sourire et d'un regard, pour m'arracher à mes découragements, et me montrer sous sa plus touchante image, cette puissance de l'amour chrétien dont je vais raconter les œuvres.”

Il ne devait pas la compléter cette belle œuvre, l'objet de ses prédilections, le rêve de sa sainte vie. Depuis vingt ans il en amassait les matériaux, mais comme dit le R. P. Lacordaire, ce qui en reste suffit à l'illustration d'Ozanam, et ce qui est perdu se retrouvera au livre où sont écrits les sacrifices des enfants de Dieu. Comme on le verra bientôt, il ne pouvait songer, sans un grand déchirement de cœur, à laisser son œuvre incomplète ; le 23 avril 1853, quelques mois avant sa mort, après avoir récité le cantique d'Ezéchias et avoir dit : “ J'ai cherché le reste de mes années. J'ai dit, je ne verrai plus le seigneur mon Dieu sur la terre des vivants.... “ Le fil que j'ourdissais encore est coupé, comme sous les ciseaux du tisserand. Entre le matin et le soir vous m'avez conduit à ma fin.”.....

Il s'écriait : “ C'est le commencement du cantique d'Ezéchias ; je ne sais si Dieu permettra que je puisse m'en appliquer la fin. Je sais que j'accrois aujourd'hui ma quarantième année, plus que la moitié du chemin ordinaire de la vie. Je sais que j'ai une femme jeune et bien-aimée, une charmante enfant, d'excellents frères, une seconde mère, beaucoup d'amis, une carrière honorable, des travaux conduits précisément au point où ils pouvaient servir de fondement à un ouvrage longtemps rêvé. Voilà cependant que je suis pris d'un mal grave, opiniâtre et d'autant plus dangereux qu'il cache probablement un épuisement complet. Faut-il donc quitter tous ces biens que vous même, mon Dieu,

m'aviez donné? Ne voulez vous point Seigneur vous contenter d'une partie du sacrifice?.....
Si je vendais la moitié de mes livres pour en donner le prix aux pauvres et si, me bornant à remplir les devoirs de mon état, je consacrais les restes de ma vie à visiter les indigents, à instruire les apprentis et les soldats, Seigneur seriez vous satisfait, et me laisseriez vous la douceur de vieillir auprès de ma femme et d'achever l'éducation de mon enfant. Peut-être, mon Dieu, ne le voulez-vous point. Vous n'acceptez point ces offrandes intéressées, vous rejetez mon holocauste et mon sacrifice: c'est moi que vous demandez. Il est écrit au commencement du livre que je dois faire votre volonté, et j'ai dit: je viens Seigneur. "Je viens si vous m'appellez et je n'ai pas le droit de me plaindre."

Tels étaient ses regrets. Cependant, Dieu qui voit le fond des cœurs était content de son serviteur. Si la tâche était inachevée pour les hommes elle était finie aux yeux de Dieu. Le pieux désir d'y mettre la dernière main, valait la réalisation complète de l'œuvre. Lui-même l'avait compris et le disait, n'étant âgé que de dix-huit ans; il écrivait alors:

"Nous ne sommes ici bas que pour accomplir la volonté de la Providence; cette volonté s'accomplit jour par jour, et celui qui meurt laissant sa tâche inachevée, est aussi avancé, aux yeux de la suprême justice, que celui qui a le loisir de l'achever tout entière."

Pour la quatrième fois, il était passé en Italie, mais sentant sa fin approcher, il voulut revenir en France pour remettre à ses parents son épouse bien-aimée et sa jeune enfant. En sortant de la maison qu'il avait occupée et où il avait lutté pendant de longues journées contre le mal qui le décimait, il ôta son chapeau et les mains levées vers le ciel il s'écria: "Mon Dieu, je vous remercie des souffrances et des afflictions que vous m'avez envoyées dans cette demeure; acceptez les en expiation de mes péchés." Puis se tournant vers sa femme: "Je veux qu'avec moi tu bénisses Dieu de mes douleurs." Et aussitôt, se jetant dans ses bras, "Je le bénis aussi des consolations qu'il m'a données!"

Arrivé à Marseille, après avoir reçu une dernière fois, avec une piété angélique, ce Dieu qu'il avait tant aimé, il s'endormit dans le Seigneur, le jour de la nativité de la Très-Sainte Vierge, le 8 septembre 1853. Quelques heures avant sa mort, comme on l'exhortait à avoir confiance en Dieu, il répondit: "Eh! pourquoi le craindrais-je? je l'ai tant aimé!"

En lisant son testament, on croit entendre la prière suprême d'un des chrétiens héroïques des premiers siècles de l'Église:

"Aujourd'hui, le 23 avril 1853, au moment où j'accomplis ma quarantième année, dans les inquiétudes d'une maladie grave, souffrant de corps, mais sain d'esprit, j'ai écrit en peu de mots mes dernières volontés.....
"Je remets mon âme à Jésus-Christ, mon sauveur; effrayé de mes péchés, mais confiant dans l'infinité miséricorde, je meurs au sein de l'Église catholique, apostolique et romaine. J'ai connu les doutes du siècle présent, mais toute ma vie m'a convaincu qu'il n'y a de repos pour l'esprit et le cœur que dans la foi de l'Église et sous son autorité.....

"Ma prière suprême à ma famille, à ma femme et à mon enfant, à mes frères et beaux-frères, à tous ceux qui méritent d'eux, c'est de persévérer dans la foi, malgré les humiliations, les scandales, les désertions dont ils seront témoins.

"A ma tendre Anélie qui a fait la joie et le charme de ma vie, et dont les soins si doux ont consolé depuis un an tous mes maux, j'adresse des adieux courts comme toutes les choses de la terre. Je la remercie, je la bénis et je l'attends. Au ciel seu-

lement je pourrai lui rendre autant d'amour qu'elle en mérite. Je donne à mon enfant la bénédiction des patriarches, au nom du père, du fils et du St. Esprit. Il m'est triste de ne pouvoir travailler plus longtemps à l'œuvre si chère de son éducation, mais je la coube sans regret à sa vertueuse et très-aimée mère.....

"Je lègue 200 francs aux pauvres de la conférence de St. Vincent de Paul de la paroisse de St. Germain-des-Prés, cent francs au conseil général de la société. Mes frères savent que je voudrais faire plus.....

Parmi les éminentes qualités d'Ozanam, celle qui domine toute les autres, et que l'on retrouve dans toutes ses paroles comme dans ses actions, c'est cette bonté et cette tendresse de cœur qui l'a fait apôtre, et l'a fait un des régénérateurs de la société française de ce siècle. "Il avait, dit Lacordaire, un cœur de prêtre dans un corps de laïques."

Sa charité était vraiment extraordinaire: il traitait les pauvres avec le respect le plus affectueux. Lorsqu'ils venaient chez lui, il les faisait asseoir dans ses fauteuils comme des hôtes de distinction. Il était d'une politesse aussi esquisse avec eux lorsqu'il les allait voir.

Un de ses biographes raconte qu'un jour de l'an, celui de 1852, il avait formé le projet de racheter des meubles de ménage qu'une pauvre famille avait été obligée d'engager au Mont-de-Piété, et de les lui remettre comme étrennes. Sa femme l'en ayant dissuadé, vu la médiocrité de leurs moyens, il se rendit à son avis. Mais tout le jour, même pendant ses visites, il ne put dissimuler une profonde tristesse. Rentré chez lui, il jeta un regard douloureux sur les jouets entassés aux pieds de son enfant et ne voulut pas toucher aux bouillons quelle lui présentait de ses petites mains. Il ne put retrouver sa gaieté que lorsqu'il eut été, à la sollicitation de sa femme, racheter les meubles et les reconduire lui-même à la pauvre famille.

Un autre jour, il accueillit durement un pauvre qui avait abusé de sa confiance, et lui refusa l'aumône. Mais ce dernier était à peine parti, qu'Ozanam regretta amèrement sa dureté; et n'y pouvant plus tenir, il prit son chapeau et courut à toutes jambes jusqu'à ce qu'il eût retrouvé le pauvre à qui il donna une abondante aumône, en lui faisant des excuses.

Partout où il y avait du bien à faire; dans toutes les circonstances où il s'agissait d'une œuvre de sacrifice on retrouvait Ozanam: revêtu de l'uniforme de la garde nationale, il accompagna Mgr. Affre archevêque de Paris aux barricades de juin 1848 et était à quelques distance du saint Prélat, lorsque ce dernier tomba frappé par une balle.

Son dévouement à la jeunesse et surtout à ses élèves ne connaissait point de bornes. Un jour que la fièvre le retenait au lit, peu de mois avant sa mort, il apprend que son auditoire l'attend à la Sorbonne et le demande à grands cris. Aussitôt il se lève malgré tout le monde, et court à sa chaire en disant: "je veux honorer ma profession." Il fut reçu au milieu d'applaudissements frénétiques. Pâle et exténué, chancelant déjà sous le coup de la mort, les applaudissements de ses auditeurs bien-aimés ranimant en lui un reste de chaleur: "Messieurs, leur dit-il, on reproche à notre siècle d'être un siècle d'égoïsme et l'on dit les professeurs atteints de l'épidémie générale; cependant, c'est ici que nous altérons nos santés, c'est ici que nous usons nos forces; je ne m'en plains pas: notre vie vous appartient, nous vous la devons jusqu'au dernier souffle et vous l'aurez.

Quand à moi, Messieurs, si je meurs, ce sera à votre service !”

Ce fut son dernier adieu à ses élèves : adieu touchant et sublime où l'on retrouve un dernier témoignage de ce dévouement héroïque qui était l'âme de son existence.

Comme auteur, Ozanam s'est placé au premier rang parmi toutes ces hautes célébrités littéraires et philosophiques, dont la France s'honore à si juste titre. Ses amis et son épouse ont recueilli les leçons dont il voulait faire son ouvrage sur la civilisation aux temps barbares. M. Ampère l'un d'eux, les a publiées en deux volumes au commencement desquels ont trouvé la magnifique préface que j'ai citée plus haut.

Son style est aisé, précis, vigoureux et se prête toujours admirablement au sujet qu'il traite. La chaleur de la diction nous fait presque toujours oublier la forme ; en lisant Ozanam, on sent toujours que c'est le cœur qui parle ; et quel noble cœur !

“Ozanam, dit Dufresne, appartient à un courant d'idées entièrement moderne, introduit par la nouvelle génération catholique. Plus expressément au point de vue de la forme, Ozanam dérive de Chateaubriand et plus encore peut-être de Ballanche. On sent qu'il à lu Lamartine, toute fois sans apprendre de lui l'art de faire entendre des sons harmonieux, désintéressés de toute émotion sérieuse..... Chez Ozanam, toujours la pensée prévaut sur l'expression. Il se garde de ce cliquetis de mots inutiles qui déparent tant de livres. Sans cesse l'idée est présente. Le langage si expressif, si coloré, qui lui est familier, n'est qu'un moyen de la mieux rendre.”

Quel pinceau pourrait reproduire tous les traits de cette héroïque figure ! Comment louer dignement cet homme tout à la fois grand philosophe, savant distingué, citoyen irréprochable et parfait chrétien ? Comment apprécier l'auteur de tant de grandes actions, de nobles pensées, de beaux sentiments ? En présence de cette existence si courte mais si remplie, on ne peut que se taire et admirer avec une émotion mêlée de respect, d'amour et d'enthousiasme.

Quel parfait modèle pour nous, que cet homme poursuivant, dans des conditions analogues à la nôtre une si illustre carrière ! Quel cœur, plus que son noble cœur, quelle voix, mieux que sa voix éloquente sauraient revivifier au fond de nos cœurs les échos d'une plus ardente sympathie et un plus grand désir de faire le bien ?

FEUILLETON :

LES DEUX PIGEONS.

DEUXIÈME PARTIE.

PARIS.

X.

(Suite.)

On aurait pu croire que les paroles d'Alphonse étaient prophétiques, car une suite de spéculations de plus en plus heureuses, pendant les trois à quatre mois qui suivirent, multipliaient si rapidement les premiers cent

mille francs de Ludovic Argelès, qu'après de nombreuses victoires, pour parler comme lui, dans toutes les affaires qu'il avait entreprises, il parvint à réaliser, à la Bourse, un capital très-considérable pour tout le monde, et, pour lui, immense, huit cent mille francs !

Le premier mouvement de Pierre fut encore bon : “Viens, mon cher Manoel, viens !” écrivit-il à son cousin, venez tous ! J'ai gagné huit cent mille francs, et je ne m'arrêterai point là. Paris est une admirable ville ! Ah ! que j'ai bien fait d'y venir ! Manoel, toi seul me manques, ainsi que ma chère tante ; il va sans dire qu'en la nommant je nomme Marie-Marie et Germaine. Oui, venez tous !

“Je ne sais si je t'ai écrit que j'ai cru rencontrer dans une église notre chère Marie-Maria.

“Il y a déjà quelque temps ; mais c'était une illusion, je le crains bien ; ce même jour, mais je te l'ai certainement écrit, tu sais quelle émotion j'ai éprouvée quand j'ai entendu et vu dans la chaire de Saint-Roch un prédicateur dont les traits et l'accent me rappelaient ton oncle Paul de la manière la plus extraordinaire. Est-ce votre souvenir qui produit cet effet sur mon imagination ? car je pense bien à vous tous, à toi surtout, cher Manoel ! Que n'es-tu maintenant à Paris, je t'enrichirais en te mettant dans quelque bonne affaire. Ce qu'il y a de merveilleux à Paris, c'est qu'une affaire mène promptement à une autre. Ici l'on ne peut s'endormir, il faut toujours être debout, toujours prêt à monter à l'assaut ! Tu sais que cela me va : j'ai vraiment été fait pour Paris ; il me semble que Paris a été fait pour moi !...”

Cependant Pierre était décidé à aller, ce jour-là même, habiter un nouvel appartement ; il y avait longtemps qu'il avait quitté la petite chambre de la rue Montmartre, et c'était la troisième fois qu'il changeait de demeure depuis qu'il était à Paris.

Dans l'ameublement qu'il venait de se choisir, il avait bien un peu copié Alphonse, dont on peut penser qu'il n'était plus le secrétaire ; il se contentait encore d'un loyer de deux mille francs : un groom et une cuisinière, un cabriolet, sans lequel il ne pouvait plus se présenter à la Bourse, lui suffisaient. Alphonse, en apprenant ces arrangements, le loua fort de sa modération, et lui prédit, cette fois, qu'il dépasserait le petit million. Dans sa lettre à Manoel, Pierre, qui, cette fois, espérait une réponse, pria ses parents de ne lui écrire et de ne le demander que sous le nom de Ludovic Argelès, “nom, disait-il, maintenant bien connu à la Bourse.”

C'était là une grande gloire pour Pierre.

Il ne pouvait s'empêcher, dans sa lettre, de s'égayer un peu sur les bestiaux qu'il possédait autrefois au village, et sur la somme de trois mille francs qu'il avait réalisée par la vente faite à M. Durand. “Quand je pense, ajoutait-il, que c'était là toute ma fortune en ve-

nant à Paris, et qu'en arrivant j'étais si embarrassé ! Que faire avec ces trois mille francs ? à qui m'adresser ? Est-il possible que les trois-quarts de la France restent ainsi enterrés dans les campagnes, où l'on est si ignorant, et végètent au milieu des bœufs et des vaches ? Comparez donc cette pauvre terre, avec ses mauvaises récoltes, son misérable foin qu'il faut tourner et retourner, à l'or et à l'argent que nous manions ici !" Il concluait en insistant pour que Manoel répondit promptement à *M. Ludovic Argelès, banquier.*

Ludovic Argelès, l'heureux spéculateur, avait déjà une cour. Parmi les habitués du cabinet d'Alphonse, il avait ramassé un petit baron ruiné qui était venu à Paris, après avoir vendu ses biens, pour risquer son capital à la Bourse et le perdre. Il courait maintenant d'homme d'affaires en homme d'affaires. Son titre, qu'il ne portait pas, qu'il traînait, lui servait encore à quelque chose, ces messieurs les parvenus de l'argent n'étant pas fâchés d'avoir, parmi leurs solliciteurs, un baron dont la noblesse était authentique. Quant au baron, devenu boursier, ou, comme on dit, *boursicotier*, il s'efforçait de trouver une bonne occasion de *se relever* par quelque spéculation nouvelle dont il aurait eu l'idée ; de gagner, dans une grande affaire, une commission assez forte pour spéculer encore, car la Bourse était pour lui ce qu'est le jeu pour d'autres.

Mais il n'y avait pas que des barons qui fussent devenus boursiers !

Si Ludovic Argelès avait eu le temps d'étudier les mœurs contemporaines, il aurait souri en jetant les yeux sur la loge de son portier. A une certaine heure de la journée, les domestiques du voisinage y étaient réunis. Et qu'y faisait-on ? Une petite Bourse, à peu près comme chez Tortoni ! Il n'y avait pas, le matin, de concierge plus exact que M. Lucas à balayer le devant de sa porte ; à le voir, soigneusement revêtu de son tablier bleu, tenir le trottoir aussi propre, la cour aussi nette, sans que la moindre souillure altérât la blancheur des dalles qui pavait cette cour élégante, aurait-on pu croire que M. Lucas était homme de Bourse, presque agent de change ? Cependant M. Lucas recevait les ordres d'un grand nombre de valets de pied, cochers et autres serviteurs de maisons riches qui avaient des *valeurs*, et il leur servait de conseil quand il s'agissait de vendre ou d'acheter, comme intermédiaire auprès d'un des premiers agents de change de Paris. Quand on l'avait vu le matin, en tablier bleu, en casquette, il fallait le contempler quelques heures après, en paletot noir, en chapeau, se rendant à la Bourse ; le portier s'était évanoui, le spéculateur apparaissait.

Un jour, Pierre, qui sortait pour la première fois dans un élégant phaéton qu'il venait d'acheter et qu'il voulait montrer à la Bourse, s'était arrêté devant Tortoni pour causer avec Jules et Léon, maintenant ses protégés,

lorsque qu'Albert vint à passer, accompagné d'Ernest. Albert s'arrêta gravement devant le phaéton. "Très-bien ! dit-il, très-bien ! voiture d'excellent goût. Beau cheval ! Ah ! vraiment, oui, beau cheval !" Et il s'approcha de Pierre. "Ludovic, je te félicite, mon cher, Jules m'a dit que tu avais réussi à la Bourse ; eh bien, tu le méritais. Lève-toi un peu, que je te regarde. Coupe d'habit irréprochable ! Je suis sûr que tu es allé chez mon tailleur ? C'est moi qui ai fait ta fortune en te l'indiquant. J'irai te voir, mon cher. Ernest, salue les bons Lyonnais !.."

— Adieu, adieu ! dit Ludovic Argelès, le capitaliste, fort peu soucieux d'une représentation de ce genre sur les boulevards. Adieu, *cher*, dit-il d'un ton tout à fait aristocratique, qu'il empruntait au petit baron ; venez donc dîner chez moi ! Et il lui remit une carte glacée du dernier goût. Le phaéton fut bientôt loin, et, resté seul avec Jules et Léon, Albert se prit à dire : "C'est drôle ! ce garçon s'enrichit en même temps que je me ruine. C'est bizarre que nos deux destinées se rencontrent, n'est-ce pas, Ernest ?" Ce dernier, qui sortait d'un déjeuner de jeunes gens, restait grave et impassible. "Et qu'as-tu donc, Ernest, à quoi penses-tu ?"

— Je pensais qu'il était heureux pour nous d'avoir fait la connaissance d'un banquier, car bientôt nous n'aurons plus le sou ni les uns ni les autres ! Ah ! folle jeunesse, comme disait l'aumônier du collège, folle jeunesse ! Et Ernest semblait s'attendrir. "Oui, répétait-il tout haut, nous n'aurons plus le sou !"

— Tais-toi donc, Ernest, et ne parle pas si haut ! lui dit Albert.

— Voilà comme il est maintenant. Impossible de le faire taire, quand il vient de déjeuner !

— Nous n'avons plus le sou ! répondit Ernest. Albert appela un remise qui passait et y fit entrer Ernest presque de force. "Au revoir, Jules ! au revoir, Léon ! Cocher, au bois ! du côté de Longchamps ; là il dira ce qu'il voudra, il n'y a personne." Et, pour mieux fermer la bouche à Ernest, Albert lui donna un cigare et en prit un lui-même.

"Il y a à tout le sujet d'une étude de mœurs, dit Léon à Jules : je ne crois pas qu'on ait jamais vu le plaisir et les affaires se heurter à Paris comme nous venons de le voir.

— Oui, mais voilà le plaisir qui se ruine et qui ne va plus qu'en remise.

— Vraiment ?

— Sans doute, tu ne savais pas qu'Albert avait vendu sa calèche ?

— Mais il avait trois voitures !

— Il a vendu la dernière.

— Allons, Jules, reprit Léon, les plus heureux sont peut-être ceux qui n'ont rien à vendre !

La prédiction d'Alphonse se vérifia promptement ; un

coup de Bourse où Ludovic Argelès avait engagé une grande partie de ses huit cent mille francs lui fit atteindre et même dépasser le *petit million*. Cette veine continuant, quinze jours après il possédait dix-huit cent mille francs ! Pouvait-il désormais se passer d'un hôtel et d'un coupé ? Cela n'eût pas été convenable, et ses nouveaux amis, le petit baron en tête, vivement appuyé par Albert, le lui firent comprendre. D'ailleurs, le luxe d'Alphonse commençait à le tourmenter, et il ne voyait pas pourquoi il n'en aurait pas autant que lui, plus que lui, même ! car maintenant la dernière pensée de Ludovic Argelès en se couchant, comme la première en se levant, était de l'emporter sur Alphonse ! Quand il pensait qu'il avait été son secrétaire, son orgueil se révoltait ! Lui soumis à qui que ce soit, lui, l'homme riche, qui avait des courtisanes ! lui, le millionnaire ! lui, presque deux fois millionnaire !

XI.

Pierre était dans ces dispositions d'esprit lorsqu'il reçut la réponse de Manoel, auquel il avait enfin donné son adresse, en le priant de ne plus mettre sur ses lettres que cette suscription : "A M. Ludovic Argelès, banquier."

"Mon cher ami, lui écrivait Manoel, une absence de ma mère a été cause du retard que j'ai mis à te répondre. Je ne pouvais le faire sans l'avoir consultée."

Pierre sourit en disant : "Ce pauvre Manoel !"

"Je lui ai donc envoyé ta lettre, et je me hâte de te faire parvenir sa réponse, d'après le désir formel qu'elle m'en témoigne."

Cette réponse était ainsi conçue :

"Cher Manoel, Pierre m'a blessée au cœur. Cependant, au milieu de la fortune rapide qu'il a faite, il se souvient de nous. Je veux bien que tu lui écrives une fois encore, mais pour lui dire : Garde ton or, Pierre ! Avec nos goûts simples, notre affection mutuelle, la crainte que nous avons de Paris, de ses richesses et de ses plaisirs, nous sommes plus heureux, plus riches et plus tranquilles que toi. Nous ne t'aurions jamais quitté, nous !

"Dieu sait que nous prions pour toi ! Qu'il te conserve, au milieu des prospérités qui souvent sont bien courtes, cette foi qui nous fait supporter les plus dures épreuves, même l'abandon de ceux que nous avons le plus aimés !"

Ce mot, sans date et sans indication de lieu, se trouvait plié dans la lettre de Manoel. Celui-ci exprimait cependant à Pierre l'espérance qu'il avait de venir le voir un jour, mais non pas pour partager la richesse de Pierre, ni pour tenter la fortune comme lui.

"Ah ! Pierre, ajoutait Manoel, on se ruine à cette Bourse où tu t'es enrichi ! Que tu ferais bien d'y renoncer, maintenant que tu as réussi au delà de mon attente ; car, moi qui ai toujours cru en toi, mon Pierre, je suis

moins surpris que les autres de ton succès ; mais, Pierre, crois-moi, il faut savoir s'arrêter..."

- S'arrêter ! Oui, quand on l'emporte sur Péreire et qu'on peut regarder Rothschild en face ! S'arrêter ! Ce pauvre Manoel ! Si l'on songeait à s'arrêter, est-ce qu'on arriverait ? Voilà ce que c'est que les gens des campagnes ! Ils ont toujours les pieds dans leurs vieilles ornières ; comment feraient-ils jamais un pas ?"

En ce moment, le groom de M. Ludovic Argelès vint le prévenir que le petit baron demandait à le voir.

- Fais entrer.

- Bonjour, cher, dit le petit baron. Une excellente occasion se présente, dont il faut que vous profitiez : un magnifique hôtel à vendre, rue du Helder, presque pour rien. Si vous voulez venir le voir avec moi...

- Cette lettre à signer pour mon agent de change, et je suis à vous.

Au bout de quelques instants, Pierre et le petit baron étaient, bras dessus, bras dessous, dans la rue du Helder.

Peu de mois auparavant, Pierre n'aurait pas même eu l'idée qu'il pût se trouver dans ces termes d'égalité avec un baron, un véritable baron, et sa vanité était singulièrement flattée d'un rapprochement dans lequel tous les avantages étaient de son côté : car, après tout, c'était lui qui protégeait le petit baron.

C'est ici ! dit ce dernier.

- Eh ! je ne me trompe pas, c'est la maison d'Albert !

- C'est vrai, reprit le petit baron, j'avais oublié de vous le dire. Je ne pensais qu'à la bonne occasion qui s'offre pour vous.

Au fond, cela n'était pas tout à fait exact ; le petit baron songeait, avant tout, à une commission qu'il s'était fait promettre par le notaire chargé de la vente à l'amiable au nom des créanciers d'Albert.

- Voyons la maison, continua le petit baron. Une belle cour ! une belle façade ! grand rez-de-chaussée, plusieurs salons de réception, à la bonne heure ! Avec quelques réparations, cela vous conviendra. Entre-sol, premier et second. C'est une ancienne maison.

- Mais, dit Ludovic Argelès, comme je veux l'habiter seul, elle sera assez grande.

- Bien entendu, cher. Voulez-vous monter ?

- Soit, montons.

Au moment où ils passaient devant l'entre-sol, ils entendirent un grand bruit.

- Je croyais, dit Ludovic Argelès, que l'hôtel n'était plus habité ?

Au même instant, Albert parut sur le palier.

- Entrez donc, messieurs, s'écria-t-il, entrez donc ! Il y a des gens qui pendent la crémaillère, nous, nous la dépendons ! Entrez, entrez !

- Je parie, ajouta-t-il quand ils furent dans la salle à manger, que ce richard de Ludovic vient acheter mon

hôtel : excellent ! parfait ! Et vous, baron, vous n'allez plus au bois, mais à la Bourse. Très-bien ! Je suis ruiné, bonne occasion !

—Eh bien, cher ami, offrez-nous donc de cette galantine à laquelle vous êtes toujours fidèle.

Et le petit baron, sans perdre le sang-froid qui lui était habituel, passa un bras dans celui d'Albert, qu'il serra amicalement. Puis Ludovic et le petit baron prirent place à côté des amis d'Albert, qui étaient avec lui sa ruine maintenant consommée. Que ferait Albert ? que deviendrait-il ? Personne ne s'en occupait ; on déjeunait.

Le petit baron s'était mis tout près d'Albert et il eut l'art de l'arrêter dans la voie des révélations : car évidemment Albert savait quelque chose de la commission promise.

Pendant que le bruit des voix permettait les *aparte* :

—Voyons, baron, lui dit Albert, qu'est-ce que vous me prêterez ?

—Ludovic vous prêtera, lui répondit le petit baron, toujours impassible.

—A la bonne heure. C'est un charmant garçon que ce Ludovic !

Et Ludovic, se levant avec le petit baron, monta pour voir les autres étages de l'hôtel.

Ce soir-là, en revenant de la Bourse, où il avait réalisé un gain énorme, il paya l'hôtel quatre cent mille francs comptant. Cet achat le posait : Alphonse n'avait pas d'hôtel à lui.

Le lendemain, un cuisinier, au lieu d'une cuisinière, un cocher, un valet de chambre, un petit groom, le malheureux petit groom d'Albert, qui bénit le ciel en le quittant ; M. et madame Lucas, en qualité de concierges de l'hôtel, formèrent un personnel de domestiques dont M. Ludovic Argelès ne pouvait plus se passer. Avec sa livrée, son coupé, son phaéton, ses chevaux alezans, il figurerait honorairement dans le monde de la finance, et passerait à côté des princes de la Banque, même de M. Péreire, dont bientôt il serait le rival.

XII.

On disait déjà depuis quelque temps à la Bourse que Ludovic Argelès, le *futur Laffite*, comme on commençait à l'appeler du nom de son célèbre compatriote, avait "trois millions à lui," et le luxe de Ludovic ne démentait pas ce bruit, beaucoup plus vrai que bien des bruits de Bourse.

On avait pu, d'ailleurs, s'en apercevoir au ton d'égalité, presque de supériorité, que prenait maintenant Ludovic envers Alphonse. Et même Alphonse venait déjà plus souvent chez Ludovic que Ludovic n'allait chez Alphonse.

Il y aurait une étude curieuse à faire des nuances d'orgueil qui distinguent les relations de société. Ludovic était ravi de pouvoir dire : "mon cher" à Alphonse.

Ce dernier avait d'abord souri, non sans éprouver une assez vive mortification, la première fois qu'il avait eu à subir cette familiarité du parvenu ; mais ce parvenu devenait si riche, que bientôt Alphonse fut trop heureux de lui faire accepter son propre "mon cher," qu'il glissait poliment au milieu des louanges, presque des flatteries qu'il adressait à Ludovic. Au moment des premiers succès du jeune Basque, Alphonse lui écrivait encore de la manière suivante : "Il y a longtemps que je ne vous ai vu, mon cher Ludovic," mais, depuis ses triomphes récents, depuis que la Bourse le proclamait trois fois millionnaire, "mon cher Ludovic," se trouvait en tête de toutes les lettres que lui adressait Alphonse, et, au bas, celui-ci ne manquait pas de répéter cérémonieusement le nom de "M. Ludovic Argelès, banquier."

On ne le croira pas, peut-être, mais c'était par ces marques de déférence et ces petites flatteries, dans la position où il était à l'égard de son ancien secrétaire et protégé, qu'il se ménageait la bienveillance de Ludovic, dont il sentait qu'il pourrait avoir besoin.

—Ce cher Alphonse est si gracieux ! disait Ludovic à Jules. Eh ! sans doute, je suis plus riche que lui ; mais que veux-tu ? il me serait presque impossible de refuser une affaire qu'il viendrait me proposer.

Il faut dire que Jules avait remplacé Ludovic dans sa place de secrétaire auprès d'Alphonse, et qu'il avait été chargé par celui-ci de sonder leur ami commun sur un projet dont Alphonse était fort préoccupé. "Mais certainement, qu'il vienne, ce cher Alphonse ! continua Ludovic quand Jules se fut expliqué plus clairement sur l'affaire dont il s'agissait ; qu'il vienne, nous causerons de cela en déjeunant ; demain, si cela lui convient. Adieu, Jules. Et venez avec Alphonse, à moins que vous n'ayez d'autres engagements." Jules s'inclina plus profondément peut-être qu'il ne l'aurait voulu lui-même, mais Ludovic devenait si riche !

Le lendemain, Alphonse fut exact au rendez-vous.

On remarquait dans "ce simple déjeuner, comme l'appelait Ludovic, offert à un ami," un singulier faste : poularde truffée du Mans, magnifique turbot, pâté de foie gras, primeurs les plus chères, ananas, punch à la glace, car il faisait très-chaud en ce moment, quoiqu'on ne fût qu'au mois de juin ; rien ne manquait.

—Prenez donc de ce vin de Tokai, cher Alphonse, il m'arrive d'un de mes correspondants de Venise ; mais vraiment vous ne buvez pas !

—A votre santé, cher Ludovic !

Le petit baron venait d'entrer.

—Le baron ne sera pas de trop, dit Ludovic.

Il faut dire qu'Alphonse s'était assuré de son concours par une excellente commission, et que le petit baron venait précisément jouer le rôle qu'il avait accepté.

—Voilà de quoi il s'agit, reprit Alphonse quand les domestiques se furent retirés, et que l'on passa dans le

cabinet de Ludovic, qui était un magnifique salon : une grande association entre nous, pour dominer sur la place de Paris.

— Dominer, répondit Ludovic, oui, dominer ! Mais le mot d'association lui convenait moins. Il craignait que sa personnalité ne fût absorbée par celle d'Alphonse, plus connu que lui, malgré sa réputation croissante. "Une association ?... Il faudra examiner cela ; à quelles conditions ? C'est grave, une affaire de ce genre !..." Ludovic hésitait visiblement. D'abord, depuis qu'il avait quitté Alphonse, il ne connaissait pas exactement la situation de son ancien patron ; et puis, qui commanderait ? qui serait le premier dans cette association destinée à DOMINER sur la place ?

Le petit baron suivait des yeux la physionomie de Ludovic. Il savait que, s'il le décidait, il obtiendrait une prime considérable. Il lança un rapide coup d'œil à Alphonse, et, prenant la main de Ludovic :

— Monsieur Ludovic Argelès, lui dit-il, il me semble qu'une maison de banque sous la raison sociale : "Ludovic Argelès et Alphonse Birat," sera maîtresse de la place de Paris, il m'est impossible d'en douter.

L'affaire était faite : le nom de Ludovic était le premier dans la raison sociale.

— Vous dites donc, cher, reprit-il, que la raison sociale de la nouvelle maison de banque serait Ludovic Argelès et Alphonse Birat ?

La physionomie de Ludovic était radieuse.

Alphonse se résigna, et un nouveau coup d'œil à peine perceptible que le petit baron échangea avec lui l'engagement à prendre la parole dans le même sens.

— J'ai apporté, dit-il, un projet d'acte de société, et, si vous permettez, j'écrirai en tête la raison sociale dont nous tomberons d'accord.

— Ludovic Argelès et Alphonse Birat ?... dit Ludovic.

— Sans doute.

Et Alphonse prit une plume sur le bureau de Ludovic pour écrire de sa propre main : "Raison sociale, Ludovic Argelès et Alphonse Birat..."

— Cher Alphonse ! dit Ludovic, dont l'orgueil s'attendrissait, et en serrant la main d'Alphonse. Lisez les articles ; mais c'est affaire conclue ! Eh ! mon Dieu, entre nous, est-ce qu'il peut y avoir doute, hésitation ?

Il fit à peine attention à la lecture des articles.

Le petit baron triomphait.

— Nous monterons au Capitole de la finance ! dit Alphonse.

— Nous effacerons Péreire, et bientôt nous ferons trembler Rothschild, continua Ludovic.

— Allons, un dernier assaut ! s'écria le petit baron, et vous serez au faite de l'échelle de la fortune. Plus de repos maintenant que vous n'avez tout mis sous vos pieds !

— Je vous parlerai d'une combinaison, dit Alphonse, dont Rothschild n'a pas l'idée : on ne sait pas encore ce que c'est que le crédit !...

Il y eut une époque où certains écrivains s'écriaient : "Enfoncé Racine !" Les nouveaux spéculateurs étaient bien tentés de s'écrier : "Enfoncé Rothschild !"

— Vous me rappelez mon histoire grecque, dit Jules en souriant : les lauriers de Miltiade empêchent Thémistocle de dormir.

— Ecrivain ! reprit Ludovic, est-ce que vous entendez quelque chose à la spéculation ? Rothschild, mon Dieu ! nous ne lui voulons pas de mal, et nous sommes loin d'être jaloux de lui, c'est un brave homme, n'est-ce pas, Alphonse ? mais Rothschild est de son temps, et nous sommes du nôtre : il est prudent comme un régent de la Banque de France.

— Ah ! ah ! dit le baron, le mot est joli !

— Vous croyez, baron ?

— Charmant, monsieur d'Argelès !

Il faut dire que les régents de la Banque, M. V... en particulier, étaient souvent en butte aux plaisanteries des jeunes spéculateurs du moment. La Banque était une machine dont les régents ne savaient pas se servir ; c'étaient de braves gens, mais routiniers et incapables de se lancer dans les voies réelles du crédit ; des classiques de la finance qui n'entendaient rien au romantisme brillant des nouveaux financiers ; des hommes d'ancien régime pleins d'un respect exagéré pour les écus, ignorant surtout les ressources immenses qu'ils auraient pu tirer d'un papier comme celui de la Banque !

Ce fut un beau jour pour Ludovic Argelès : désormais son ancien patron était à ses pieds ; c'était ainsi qu'il interprétait la démarche d'Alphonse, qui, dans le fond de sa pensée, n'était plus que son premier commis.

Léon étant venu le voir, il lui fit la commande d'un tableau : une vue des Pyrénées, qu'il lui indiqua lui-même. Ludovic Argelès, le rival bientôt de Péreire, comme il disait, n'était pas fâché, puisqu'on savait qu'il venait de Bayonne, d'avoir dans son salon quelque beau souvenir du pays natal. Il voulut que le sujet du tableau fût la caverne et la cascade, théâtre de ce grand péril qu'il avait couru : il se ferait un plaisir de montrer qu'après avoir échappé à une mort presque certaine une destinée comme la sienne devait triompher de tous les obstacles. Il n'oublia pas cependant le courage et le dévouement de Paul, et le fit représenter, sous un costume de chasseur, tirant le coup de fusil qui les avait tous sauvés, quand l'ours avait paru à l'entrée de la caverne.

Malgré ce poétique souvenir du passé, Pierre, depuis ses derniers triomphes, appartenait tout au présent ; il sentait croître son orgueil, pour ainsi dire, de minute en minute ; aussi regrettait-il, sans bien se l'avouer à

lui-même, les invitations répétées qu'il avait adressées à sa famille de venir le voir à Paris. Quand on souvenait, il croyait voir arriver Manoel, qui lui avait promis sa visite : or, cette visite, il la redoutait ! Ludovic Argelès, le banquier, bientôt le rival de Rothschild, ce brave homme, avait tellement remplacé Pierre le campagnard, qu'il commençait à se dire, dans ces monologues muets dont on se cache à soi-même l'égoïsme et la bassesse : " Il vaut mieux qu'aucun d'eux ne vienne ! " Le riche banquier, l'entente des manières du petit baron, craignait naturellement le ton simple et la mise rustique de ses parents. Ludovic Argelès rougissait de son village, de ses bienfaiteurs. Il oubliait qu'il devait tout à sa tante, même le lait qui l'avait nourri ! Il oubliait, l'ingrat, jusqu'à l'affection de Manoel, cette affection de frère qui lui était si chère autrefois, cette affection qu'il mettait au-dessus de toutes les autres ! Bientôt l'entêtement du jeune financier alla si loin, qu'il écrivit une dernière fois à Manoel pour lui dire qu'il irait le voir, ainsi que tous ses parents, et pour l'empêcher de venir le trouver au milieu de ses courtisans et au sein de ses grandeurs.

Devenu homme d'affaires et homme de plaisirs, Ludovic Argelès n'oubliait pas seulement sa famille, il oubliait plus que jamais son Dieu et sa foi ; lui, orphelin, le Dieu des orphelins ! Lui qui avait tant désiré, tant demandé la fortune, maintenant qu'il l'avait, savait-il ce que c'était que la prière ? Il lui était arrivé, quand il allait à la petite église d'A..., de recommander à Dieu son voyage de Paris et les projets qu'il voulait y réaliser : on eût dit maintenant qu'il n'en devait la réussite qu'à son propre génie. Il saluait intérieurement ses millions. Il se saluait lui-même, il s'honorait, il s'adorait ! On croit que le paganisme n'existe plus parmi nous, erreur ! Nous avons des idoles qui ont des yeux, et qui ne voient pas, ce sont les hommes d'argent et de plaisirs, qui, oubliant l'existence même d'un Dieu, n'ont plus de foi qu'en la hausse et la baisse, qu'ils croient soumises aux ordres de leur génie.

F. DE GRANET.

(La suite au prochain numéro.)

UN PEU DE TOUT.

M. le Baron de Canicheul désire mener sa femme et sa fille aux bains d'Arromanches, mais, en homme d'ordre, il veut se rendre d'avance compte de la dépense et se rend pour ces renseignements chez son notaire.

— Vous êtes allé à Arromanches ?

— Oui, il y a vingt ans.

— Y fait-il cher à vivre ?

— A cette époque, la vie était moins difficile, on logeait chez les pêcheurs dont on partageait les repas.

— Mais actuellement ?

— Ah ! à présent, il semble que l'argent est en beurre.

— C'est vrai ! Et combien coûte un bain de mer ?

— Je l'ignore, j'y allais pour affaires.

— Qué vaut un logement pour trois personnes ?

— J'étais seul.

— Et le prix d'un dîner raisonnable ?

— Je mangeais chez une tante qui ne voulut accepter aucune rétribution.

— Les plaisirs y sont-ils hors de prix ?

— Oh ! maintenant, tout doit être modifié et je ne puis rien préciser.

— *Fichtre ! c'est bien cher !!!*

Et le baron de Canicheul a dû renoncer à son voyage.

— Gargon ?

— Monsieur !

— C'est à tout ce que vous donnez de cerneaux pour deux ?

— Oui monsieur.

— Mais alors, que donnez-vous donc pour un ?

— L'assaisonnement seul.

— Gustave L. souffrit longtemps de cette maladie qu'on nomme : la gêne. En sa détresse, il était servi par une de ces vieilles domestiques fidèles et bourruées qui nous soignent par amour de l'art.

Si modiques étaient les appointements alloués à ce dévouement, que Gustave L. malgré ses ressources bornées, voulut les augmenter.

— Gertrude, je vous augmente de 100 fr, lui dit-il un beau matin.

Gertrude haussa les épaules :

— Achetez donc plutôt du linge, gros vaniteux, répondit-elle.

— Superstitieux à l'excès, Siraudin est également curieux. Curieux surtout de connaître l'âge des dames. Aux eaux de Bade, il croyait avoir trouvé le moyen de satisfaire sa curiosité. Voici sa première expérience :

Dans le salon de conversation, il aborde un mari et sa femme. On cause de roulette et de trente-et-quarante. Chacun se plaint de sa mauvaise veine, la dame surtout.

— Voulez-vous que je vous donne un conseil ? lui dit Siraudin ; mettez six louis sur le numéro de votre âge, c'est infallible ; on gagne toujours.

— C'est une idée ! s'écrie le mari.

Et il tire six louis qu'il donne à sa femme. Elle se dirige vers la table de roulette.

— Combien mes six louis vont-ils me rapporter ? demande le mari inquiet à Siraudin.

— 4200 francs.

Au même instant, la voix du croupier retentit :

— **36**, rouge, pair, passe.

La figure du mari s'illumine de joie.

— Ah ! merci mille fois, nous avons gagné !

Siraudin savait l'âge de la dame. Mais celle-ci se retourne penaud et tête basse. Par coquetterie pour Siraudin, elle avait joué sur 27. Le mari l'a renvoyée aussitôt à sa famille.